

MC93

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

AUGURES



© Julie Cherké

dim. 16 avril à 16h30
mar. 18 au ven. 21 avril à 20h30
jeu. 20 avril à 14h30
sam. 22 et dim. 23 avril à 16h
mar. 25 au jeu. 27 avril à 19h30

Salle Christian Bourgois

Durée estimée 1h20

Tarifs de 9€ à 27€

MC93 — Maison de la Culture
de Seine-Saint-Denis
9 boulevard Lénine
93000 Bobigny

Métro ligne 5 | Station - Bobigny
Pablo-Picasso

Service de presse MYRA
Rémi Fort et Lucie Martin
myra@myra.fr | 01 40 33 79 13 |
www.myra.fr

Augures

Chrystèle Khodr

Du dimanche 16 au jeudi 27 avril 2023

Deux comédiennes, grandes figures du théâtre libanais, sont réunies pour la première fois sur scène, invitées à se raconter. Leur confrontation, émaillée de confidences, de piques malicieuses, d'autodérision et de complicité engendre un moment éminemment théâtral, à la hauteur du talent des deux interprètes.

Tournée saison 2022-2023 — voir p. 9

GÉNÉRIQUE

Conception, texte et mise en scène
Chrystèle Khodr

.....
Avec *Hanane Hajj Ali, Randa Asmar*

.....
Lumières et direction technique
Nadim Deaibes

Paysage sonore *Nasri Sayegh* et
Ziad Moukarzel

Assistanat à la mise en scène *Walid Saliba*
Costumes *Good.Kill*

.....

Production de la tournée MC93 – Maison de la
Culture de Seine-Saint-Denis.

.....
Avec le soutien de La Chartreuse de Villeneuve-
lez-Avignon - CNES, Ambassade de France à
Beyrouth, Institut Français de Beyrouth, Fondation
Boghossian, AFAC (Arab Fund for Arts & Culture),
Théâtre Tournesol - Koon Studio, Théâtre des 13
Vents - Centre dramatique national Montpellier,
Zoukak Studio.

.....

SYNOPSIS

Deux comédiennes, grandes figures du théâtre libanais, sont réunies pour la première fois sur scène, invitées à se raconter. Leur confrontation, émaillée de confidences, de piques malicieuses, d'autodérision et de complicité engendre un moment éminemment théâtral, à la hauteur du talent des deux interprètes.

Hanane Hajj Ali et Randa Asmar retracent leur parcours théâtral depuis le moment où elles ont décidé de prendre le théâtre comme métier au début des années 80, en pleine guerre civile. Leurs témoignages reconstituent la mémoire de Beyrouth, à l'époque où la ville était fragmentée entre l'est à majorité chrétienne et l'ouest à majorité musulmane. Elles redessinent, à travers leurs souvenirs personnels et professionnels, la carte des théâtres et lieux de représentation maintenant disparus. La pièce questionne l'activité théâtrale pendant une décennie de guerre - de 1980 jusqu'en 1991 l'année de la signature de la loi d'amnistie qui a mis fin à 15 ans de combats au Liban - et le rapport de ces artistes à leur métier aujourd'hui.

ENTRETIEN

Quelle était l'envie ou l'idée à l'origine d'Augures ?

Chrystèle Khodr : J'ai eu ce désir en 2018, en lien avec ma situation d'alors par rapport à ma pratique théâtrale. Dans mon travail le thème de la mémoire est récurrent, et cela devenait impossible d'aller de l'avant sans questionner une certaine période de l'histoire du théâtre au Liban. Il s'agit des années 80 (années de guerre civile - ndlr), j'avais besoin de comprendre, de savoir d'où je venais en tant que praticienne. Au Liban il y a une amnésie systématique recouvrant cette période, et comme praticiennes et praticiens de théâtre nous ressentons une coupure avec les générations qui nous ont précédés, même si des professeurs à l'institut des Beaux-Arts nous ont livré quelques pistes. J'avais donc ce besoin, ce désir profond, de comprendre pratiquement et non pas par une recherche théorique, d'où vient ma pratique actuelle et qui sont ces personnes qui nous ont précédés, qui m'ont ouvert le chemin pour que je sois aujourd'hui la femme que je suis, l'artiste que je suis et la citoyenne que je suis.

Qu'est-ce qui vous a mené vers le choix de Hanane Hajj Ali et Randa Asmar ?

C. K. : Je les aime beaucoup, en tant qu'actrices, en tant qu'activistes, j'aime leur présence dans le paysage de Beyrouth, j'aime le fait qu'elles soient si généreuses avec les plus jeunes artistes. Je vous raconte une anecdote : à peine rentrée de ma résidence d'écriture de deux mois à la Chartreuse CNES (Centre National des Écritures du Spectacle, à Avignon - ndlr), je vais voir Hanane et Randa. Les premières demi-heures où je les rencontre, chacune me parle de toutes les pièces qu'elle a vues pendant mon absence ! Ce sont des femmes vraiment habitées par le théâtre, et elles n'ont pas besoin de moi pour que cela se sache. Ce sont deux grandes dames.

Les itinéraires au Liban de ces deux comédiennes sont assez différents.

C. K. : Pour être très claire, j'ai choisi aussi ces deux personnes parce qu'elles ont vécu le théâtre de deux manières différentes au Liban. Il y en a une qui s'est formée à la Section-1 et l'autre à la Section-2 de l'Institut des Beaux-Arts, on en parle dans le spectacle. Cette division entre sections, qui date de la guerre civile (1975 à 1990 - ndlr) pendant laquelle Beyrouth était coupée entre Est et Ouest, perdure aujourd'hui de manière absurde d'ailleurs. Ce sont donc deux femmes qui ont vécu la ville de deux manières différentes, qui ont vécu la formation au théâtre de deux manières différentes, et il en résulte des pratiques très diverses. En outre, c'est un duo magnifique, masque contre masque : la manière dont elles jouent, dont elles se tiennent, comment leurs corps se meuvent, c'était tout cela que j'avais envie d'explorer.

Comment survit le théâtre au Liban dans la crise sociale, politique et financière aiguë que traverse le pays ?

C. K. : Il survit comme il a survécu depuis la naissance du Liban, depuis 80 ans maintenant, par les initiatives personnelles. Il survit parce qu'il y a des gens qui croient en leur métier, qui croient en ce médium. Le milieu du théâtre au Liban est tout petit, plein d'amour et très soudé. La politique culturelle était presque inexistante avant la crise. Pendant le temps de paix civile, ceux qui ont reconstruit le pays, dans une optique purement néolibérale, n'ont pas compris que la culture était importante. Or le Liban exporte beaucoup d'artistes, que ce soit dans les arts plastiques, dans le cinéma, la musique, des artistes de rang international, mais les responsables politiques n'en ont cure. Ils ont reconstruit un centre ville où ont été rasées toutes les salles de cinéma, où il n'y a aucun théâtre. En fait il n'y a plus de centre, c'est une ville qui n'a plus de cœur ! Aujourd'hui notre activité ne fonctionne que grâce à des théâtres privés. Et personnellement mon économie est en relation avec l'étranger, c'est cela qui me permet de vivre et de me consacrer à mon art.

Vos créations traitent toujours de sujets locaux et vous les montez systématiquement au Liban ?

C. K. : Oui, elles sont écrites en arabe et je les monte systématiquement au Liban, c'est un acte d'engagement. Je vis dans ce pays, j'y habite, si je voulais je pouvais partir, il me reste cette petite place ici et je la préserve. *Augures* a été entièrement monté au Liban et créé lors de cinq dates. C'était au moment où le prix de l'essence flambait, il y avait de longues files d'attente partout et des pénuries. C'était le premier spectacle qui a été joué après le confinement, le 28 mai 2021 au théâtre Tournesol à Beyrouth. J'étais surprise et heureuse de voir que le public revenait en masse, avait besoin qu'une histoire lui soit racontée, sa propre histoire. En ce moment le public à Beyrouth adore venir au théâtre, peut-être parce qu'au théâtre il y a de l'électricité ! Mais surtout on s'y divertit, on parle de nous. On passe un moment avec des acteurs au plateau, un moment de vie alors que le monde est mort tout autour. Au Liban au sens propre, à l'étranger au sens figuré : tellement de gens sont morts, l'Europe m'apparaît quelquefois comme un grand cercueil.

Pensez-vous à un public particulier lors de la conception de vos pièces ?

C. K. : Le public libanais n'est pas le seul auquel je m'adresse en tous cas. Je m'adresse au public de partout même si les réceptions seront diverses. En fait c'est au public du théâtre que je m'adresse, que ce soit en France, au Liban, à Zurich, Bruxelles, Gand ou Stockholm, c'est toujours à un public de théâtre que je m'adresse, un tout petit milieu finalement. En particulier, je ne peux pas dire que je m'adresse à tous les libanais et je ne veux pas m'adresser à tous les Libanais, ils ne m'intéressent pas tous, honnêtement ! Il y a certains auxquels d'autres personnes s'adressent, qu'ils restent avec elles ! S'ils se trouvent bien avec la mascarade politique et certaines émissions de radio et de télé, qu'ils y restent, moi je ne vais pas changer le cours des choses.

Vous ne pensez pas pouvoir « récupérer » certaines personnes, modifier leurs points de vue ?

C. K. : Je ne fais pas du théâtre pour changer les gens. Plutôt pour poser des questions et découvrir moi-même de nouvelles choses avec l'équipe. Je n'ai pas la prétention de pouvoir changer les gens. Le metteur en scène Raymond Gébara disait : « Je pense à tous ces hommes qui vont voir des concerts de Oum Kalthoum, pendant une heure et demi ils pleurent, ont des émotions. Puis ils rentrent à la maison où ils peuvent très bien battre leurs femmes. Ils ne sont pas devenus des gens sensibles. Oum Kalthoum ne les change pas, elle les affecte l'espace d'un moment. » L'art que je pratique dit juste au public : tendez l'oreille, il y a quelque chose qui se passe ici, allons creuser par là, rappelez-vous que cela a eu lieu.

Peut-on échapper aujourd'hui en tant qu'artiste au Liban à la question politique ?

C. K. : J'espère qu'aucun artiste au monde ne puisse échapper à la question politique. Sinon on fait du développement personnel, pas de l'art !

Propos recueillis par Tony Abdo-Hanna le 9 mai 2022

NOTE D'INTENTION

Le théâtre et la mémoire | La mémoire et la cité

Le théâtre, l'art de mémoire par excellence, a toujours été relié à l'idée de la ville ou à l'agora. Ne s'accomplissant qu'au moment où le public - habitants de la cité - se rassemble pour venir voir le spectacle ; l'acte théâtral prend alors son sens. C'est l'art de la mémoire car il est éphémère et ne perdure que dans la mémoire du spectateur qui en a vécu l'expérience d'une part, et dans le corps de l'acteur d'autre part.

De cette relation organique existante entre le théâtre, la ville et la mémoire j'ai commencé à me poser les questions suivantes : Comment était-il possible que l'acte théâtral prenne un sens au milieu de la fragmentation de la ville de Beyrouth et la division de ses habitants ? Qu'est-ce qui a poussé une jeune fille, aujourd'hui devenue une figure du théâtre, d'une famille conservatrice et habitant en face des lignes de démarcation, de décider de prendre le théâtre comme métier malgré l'instabilité politique dans laquelle elle vit ? Comment était-il possible de faire du théâtre pendant la guerre ? Le théâtre pendant la guerre est-il nécessaire ? Et si oui, pourquoi ? Que reste-t-il aujourd'hui de la vague théâtrale du Liban des années 1980 ? Comment les artistes de théâtre se positionnent aujourd'hui par rapport à l'Histoire d'un pays dont la mémoire est problématique en soi ? Comment se positionnent-ils face à leur parcours qui s'est construit au fil des guerres de la région et du pays ? Qu'elle est la raison de la fracture entre les générations d'artistes ? La génération d'après-guerre à laquelle j'appartiens s'est-elle retrouvée sans repères à cause d'un choix conscient de couper avec le passé pour réinventer de nouvelles formes de spectacles vivants ou bien ce sont les nouvelles formes de productions qui se sont immiscées dans un pays en reconstruction qui ont imposé cette coupure ?

Tous ces questionnements m'ont poussé à entamer ce projet et m'ont mis devant une affirmation qui s'est très vite, une fois encore, transformée en question :

Faire une pièce de théâtre pour parler de théâtre.

Mais pourquoi ?

Parce que le théâtre, de mon point de vue et de la manière dont je le pratique et le vis, repositionne à la fois l'artiste et le public vis-à-vis de leur société et de leur histoire personnelle et collective. Je me retrouve aujourd'hui en tant que femme, citoyenne et artiste à vivre dans une région qu'on peut qualifier d'instable - si l'on veut utiliser un euphémisme -, dans un pays qui depuis sa création coupe systématiquement avec sa mémoire, dans un état gouverné par les anciens seigneurs de la guerre, dans une ville qui pousse ses citoyens à la consommation frénétique. Et malgré tout cela, je continue à pratiquer ce métier que j'ai choisi depuis maintenant 20 ans, et je ne suis pas la seule. Cette persévérance je la puise du parcours de tous ceux et celles qui m'ont précédé et qui malgré l'absence de toute politique culturelle publique et l'inexistence d'une scène nationale font le choix de continuer à faire du théâtre : dernier endroit d'une véritable liberté.

J'ai voulu à partir de ce travail revoir une période de l'histoire du théâtre en revisitant Beyrouth pendant la guerre du point de vue du théâtre, et en puisant dans la relation de deux générations de praticiens de théâtre : ma génération et celle des actrices, Hanane Hajj Ali et Randa Asmar, qui participent à ce travail.

C'est de là qu'a commencé la recherche sur ce travail que j'ai entrepris comme une remise en question de l'Histoire du théâtre au Liban et un hommage à la mémoire de ces grandes dames de théâtre.

Entre témoignage et fiction

« Le jeu de l'acteur compose le centre de gravité du théâtre, son ultime réel. » Alain Badiou, *Éloge du théâtre*.

Dans le monde arabe rare sont les œuvres documentaires qui ont été créées sur un acteur ou une actrice, ce ne sont pas les vedettes de théâtre, de cinéma ou de cabaret qui manquent, mais cela est peut-être dû au statut versatile qu'a l'artiste dans ces sociétés. Tantôt marginalisé, censuré ou glorifié et utilisé pour des fins politiques de propagande ; l'artiste reste parmi les maillons les plus faibles des castes sociales. À part les articles de critique dans les archives des quotidiens, ou les comédies musicales enregistrées en audio pendant les représentations, il est très difficile aujourd'hui de trouver des traces écrites ou enregistrées sur le théâtre pendant la guerre civile jusqu'au point où certains vétérans du théâtre libanais ont plaidé la non-existence de créations théâtrales pendant la guerre. Sauf que le parcours des actrices avec qui j'ai choisi de travailler prouve le contraire.

Le travail d'écriture et de recherche s'est fait en suivant les étapes suivantes :

- Retour sur les archives personnelles des actrices.
- Entretiens avec des metteurs en scènes, critiques, auteurs, chorégraphes, acteurs qui ont vécu et travaillé pendant cette époque.
- Entretiens avec les actrices.

Une fois cette phase de travail achevée, un premier croquis/brouillon du texte a été écrit mélangeant fiction et faits réels, les actrices ont alors été appelées pendant les répétitions à lire le texte, à le commenter et à revenir sur leur témoignage. C'est cette remise en question du témoignage et de la mémoire, au cours de nos quatre résidences de création et mes deux résidences d'écriture qui m'a permis de composer le texte et de reconstituer l'histoire de Beyrouth à partir de trois points de vue - celui des actrices qui vivaient l'une à Beyrouth ouest et l'une à l'est, et aussi le mien, qui appartient à la génération d'après-guerre.

BIOGRAPHIES

CHRYSTÈLE KHODR

L'autrice, metteuse en scène et actrice Chrystèle Khodr poursuit à travers ses œuvres la reconstitution de périodes historiques, en y mêlant le personnel et le collectif. Née dans les années 80, héritière de l'histoire du Liban du XX^e siècle, Chrystèle Khodr travaille contre l'amnésie qui menace en l'absence d'un récit national valide. Depuis une quinzaine d'années, ses spectacles sont montrés au Moyen-Orient et en Europe. *Augures* a été créé en mai 2021 à Beyrouth et a tourné dans plusieurs festivals européens.

HANANE HAJJ ALI

Hanane Hajj Ali commence le théâtre clandestinement alors qu'elle est encore étudiante en biochimie, avant de décider d'abandonner ses études pour se consacrer exclusivement au théâtre. Quarante ans de carrière plus tard, elle est une figure reconnue de la scène artistique libanaise : artiste, chercheuse et pédagogue. Elle a travaillé dans de nombreuses productions théâtrales et cinématographiques. Engagée, elle œuvre sans relâche pour la défense de la liberté d'expression, de la démocratisation et de la décentralisation de la culture dans son pays. Elle a reçu le Vertebra Prize for Best Actor au Festival Fringe à Édimbourg en 2017 et le prix Gilder/Coigney décerné par The League of Professional Theatre Women en 2020. Sa dernière création *Jogging* a été présenté au Festival d'Avignon 2022.

RANDA ASMAR

Randa Asmar suit des études en arts scéniques à la section Beaux-arts de l'Université libanaise avant de commencer à travailler comme actrice au début des années 1980, au théâtre et au cinéma. Elle a notamment travaillé avec Raymond Gébara, pionnier du théâtre libanais ainsi qu'avec la réalisatrice Randa Chahal Sabba (notamment pour *Cerf-Volant*, Lion d'or du meilleur film en 2004 à la Biennale de Venise). En 2013, elle reçoit le Prix honorifique du Comité Arabe de Théâtre, des Éditions Qatar.

TOURNEÉE

Saison 2022-2023

Le Safran - Scène conventionnée d'Amiens
Métropole

le 13 avril 2023

MC93 — Maison de la Culture
de Seine-Saint-Denis

du 16 au 27 avril 2023

Espace Bernard-Marie Koltès à Metz dans
le cadre du festival Passages

le 3 mai 2023



maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

SPECTACLES À VENIR

Jukebox 'Bobigny'

Élise Simonet et Joris Lacoste -
Encyclopédie de la parole
Théâtre — création 2019
du 11 au 22 avril 2023 en itinérance
en Seine-Saint-Denis et
le vendredi 21 avril à la MC93.

Item

François Tanguy — Théâtre du
Radeau
Théâtre — création 2019
Du 10 au 14 mai 2023

Le Petit Bain

Johanny Bert
Danse - création 2017
Du 10 au 14 mai 2023

Hasard

Pierre Rigal
Danse — création 2022
Du 25 au 28 mai 2023

Décriis-ravage — Documentaire sur la Question de Palestine

Adeline Rosenstein
Théâtre — création 2015
Du 26 au 28 mai 2023

Les Sentinelles

Nacera Belaza
Danse — récréation 2023
Les 9 et 10 juin 2023
dans le cadre des Rencontres
chorégraphiques internationales de
Seine-Saint-Denis

Home (morceaux de nature en ruine)

Magrit Coulon
Théâtre — création 2020
Du 14 au 18 juin 2023